

LE JOURNAL  
OCCASIONNEL DES  
P'TITS DÉJEUNEURS  
SOLIDAIRES

#2  
GRATUIT ET COLLECTIF  
AUTOMNE 2021

PAROLES DE  
LA DISTRIBUTION

•  
DISTRIBUTION DE  
LA PAROLE

# La DISTRIB

LE CRACK : AU QUOTIDIEN,  
ENTRE DÉSARROI ET COLÈRE

“CARNAVALER” AVEC  
LA PERMANENCE CHORÉGRAPHIQUE

LES TRICOTEUSES ENRAGÉES

LA CASE TELEUK

# Ici on ne se tourne pas les pouces, on se serre les coudes

**N**importe où ailleurs, l'immense calicot sur une façade d'entrepôt inspirerait une sympathie spontanée pour l'auteur et naturellement pour les habitants du quartier. Ici on en perçoit l'immense ironie. Le propos donne à réfléchir à quiconque, riverain habitué ou passant occasionnel, empruntant la rue Riquet lorsqu'elle enjambe les voies ferrées partant de la Gare de l'Est. Le long des grilles du jardin d'Éole, une prison à ciel ouvert rassemble et entasse ceux qu'on identifie par leur unique raison de vivre : le crack. Ni nom, ni prénom, ni nationalité, ni réfugié, ni demandeur d'asile, ni sans domicile, ni aucun autre statut ne qualifient ces privés de liberté. Une horrible et unique assignation identitaire les accable. Ce sont des crackeuses et des crackeurs. Des craquées et des craqués ?

A quelques centaines de mètres de là, le p'tit déj' solidaire a dû se délocaliser depuis plusieurs mois sur le trottoir de la rue d'Aubervilliers juste à l'entrée de la scène théâtrale du Grand Parquet, puisque le jardin est fermé jusqu'à 10h.

Le plus souvent en fin de service, à la dérive d'on ne sait quel bout de trottoir, la jeune femme que je me risque à nommer « la moineille édentée » accoste la grande table en s'éparpillant la longue file des hommes p'tits déjeuneurs. A peine a-t-elle connu une vingtaine de printemps que déjà les affres de l'automne se signalent sur son visage et sur tout son corps. Elle vient se rassasier de victuailles, le plus souvent du lait, du thé ou de ce qui se mange sans mastiquer.

## Édito

**L**a Distrib revient pour un deuxième numéro. Le pli est pris : un mélange d'aperçus du quotidien, de voix plus éloignées, d'archives et de dessins réalisés dans le périmètre du p'tit déj'. Et après les mois où les Jardins d'Éole ont été placés sous le signe et les tensions du crack, nous avons choisi de consacrer un dossier à cette réalité si éprouvante et aujourd'hui passée à nouveau sous silence dans la majorité des médias. C'est ça aussi la Distrib : de la suite dans les idées et dans les actions, à l'image des matinées autour des tables d'Éole.

Pour elle, comme pour beaucoup de ses compagnons de misère, le p'tit déj' a entre autres un bénéfice collatéral que les officiants connaissent bien. C'est l'échappée de l'enfer des nuits passées sous les plus laides étoiles. L'éclaircie furtive de cet univers macabre est l'occasion de parler, d'échanger des mots dussent-ils être insensés et surtout ne nécessiter aucune réponse rationnelle. Elle s'efforce ce matin-là de trouver

## LE CRACK : AU QUOTIDIEN, ENTRE DÉSARROI ET COLÈRE



les mots justes à l'attention de la petite bienveillante, une fillette d'une dizaine d'années qui m'accompagne en bout de ligne pour donner à tour de rôle un jet de gel hydroalcoolique, un masque, un paquet de mouchoirs et un gobelet aux hommes : « C'est bien de faire ça pendant les vacances... », dit-elle à la fillette. Quand je croise son regard, je lis une intense supplication. Mais qu'implore-t-elle ? Le sait-elle, elle-même ?

Peu après, accroupie et farfouillant interminablement dans son sac, elle fut brutalement spoliée par un grand échassier de l'espèce des truands carnassiers, sans foi ni loi. Elle avait déposé sur la longue table la tartine de pain de mie qu'on lui avait préparée. Le rapace humain l'a chipée et s'est contenté d'y mordre une ou deux bouchées avant de laisser choir son butin en toute nonchalance. Se relevant et constatant le forfait, la moineille édentée explose de colère. Elle frappe frénétiquement la table de sa gourde métallique et cherche, du regard et de la voix, des appuis compatissants. Ils ne viendront pas. Néanmoins, quelqu'un s'empresse d'aller chercher de quoi la sustenter. Et, sans relation de cause à effet, un jean et des tee-shirts lui sont proposés. Elle les calcule, les déplie, les soupèse et finit par prendre sans toutefois être enchantée par cette trouvaille, de quoi remplacer ses guenilles.

Trois matins plus tard, la moineille édentée me sourit pour se faire servir en priorité devant la longue file des hommes. Je lui tends un gobelet. Une mèche très irrégulière s'échappant d'un couvre-chef sans forme, mi-bonnet mi-casquette à la courte visière, je lui fais remarquer qu'elle a coupé ses cheveux.

- Pas bien ?  
- Euh.. qui vous les a coupés ?  
- c'est moi.  
- Vous-même ? Ah ! bien ; ça pourrait être mieux, non ?

À l'écriture de l'événement si minuscule soit-il, je réalise, bien tard il est vrai, l'indécence de ma remarque quand le p'tit déj' n'a encore rien à proposer en matière de coiffure...

Les p'tits dej' solidaires n'ont jamais été qu'un simple service de boissons chaudes, tartines, soupes, salades et autres produits de première nécessité. Nous tous, chacune et chacun, savons pourtant combien minimales et essentielles sont ces simples offres matinales. Nous tous qui nous côtoyons, qui agissons, hic et nunc, sans aucune nécessité de comprendre ce que nous faisons. La tête dans le guidon. Nous sommes là parce que ces hommes et ces quelques femmes sont à nos portes dans un dénuement inadmissible et parce que nous ne tolérons pas ces situations. Nous ignorons souvent qui sont-ils, d'où viennent-ils, quels enfers ont-ils fui et traversé au fil de leurs périples ni même dans quel enfer ils vivent maintenant.

Et de nous-mêmes, nous savons parfois peu de chose. Parfois pas plus des pionnières et pionniers qui ont fait chauffer l'eau des premiers seaux et tartiné les premières tranches des pains que de tous ces autres que nous ne voyons plus. Certains furent pourtant parmi les plus investis sur des périodes parfois longues. N'empêche, les initiatives n'ont jamais fait défaut au collectif. Celui-ci s'adapte aux présents et aux ressources si diverses de ces citoyens, ces habitants de la cité, ces hommes et femmes artistes, danseurs, comédiens, chorégraphes, écrivains, intellectuels, militants, éducateurs, enseignants, journalistes, chômeurs, étudiants, locaux et exilés ... Ils s'efforcent et se satisfont d'agir ensemble pour et, autant que possible, avec les utilisateurs des p'tits déjeuners pour améliorer le service. Au fil des mois, des années, leurs gestes appellent toujours plus. L'aventure ne cesse pas depuis 5 ans de s'amplifier, de s'élargir encore.

Pourtant, l'action paraît dérisoire pour ces morts vivants de la rue Riquet si abîmés par leurs addictions effroyables. Lapidés par les cailloux fumés dans leur pipe en verre, ils perdent la faim et provisoirement la fatigue. Pire encore, ils paraissent totalement dépossédés de l'estime d'eux-mêmes.

Au-delà des aides que le p'tit dej' apporte, y compris celles relative aux démarches administratives et à l'orientation vers d'autres services associatifs et institutionnels, quelles actions saurons-nous inventer ? Leur donneraient-elles l'envie de s'occuper de soi et de se reconstruire ?

Alors, puisse la moineau édentée ne pas se priver de qui s'occuperait gracieusement de ses cheveux, de ses dents et de sa santé ?

## Le crack, au jour le jour, été 2021

**M**algré mes efforts lors de la réunion de cet après-midi, l'ouverture de la grille de la cour du Maroc ne sera pas possible pendant quelques jours : ils craignent l'entrée d'usagers et de dealers. Concrètement, ils veulent mettre un grand coup d'arrêt à la circulation des personnes pendant un temps limité disent-ils. Donc pour la distribution demain, il nous faudra être en mode rue...

Ce matin vers 7 h 30 en arrivant à vélo, j'ai aperçu les nombreux crackers (plus d'une centaine à mon avis) qui se trouvaient devant les grilles d'EOLE sur le pont de Crimée. Je ne sais pas où ils ont passé la nuit mais pas à l'intérieur des jardins. Plus tard après la distribution, un camion de Gaïa était là pour les accompagner même si le nombre de personnes semblait avoir diminué.

Ce matin comme ce mardi à la même heure (vers 7 h 30), la présence de nombreux toxiques sur le pont de Crimée avec un car de gendarmes mobiles présent près d'eux. Un peu après 10 h, repassant au même endroit, peu de choses avaient changé, les toxiques et le car étaient toujours là.

Ce matin vers 7 h 30 toujours la même situation sur le pont de la Rue Riquet.

En l'absence de B., nous ne fumes pas importunés par des toxicomanes souvent impatients le matin lorsqu'ils arrivent. Seul un homme avec un fauteuil assez important sur le dos est passé en criant mais ne s'est pas arrêté. J'ai revu plus tard le fauteuil sur le pont de la rue Riquet.

Une 4<sup>e</sup> réunion sur le crack, Éole, Stalingrad etc. a eu lieu ce soir, convoquée par A Hidalgo et animée par elle avec les riverains, associations etc. Étaient présents pas moins de 4 maires (10<sup>e</sup>, 18<sup>e</sup>, 19<sup>e</sup> et 20<sup>e</sup>), 4 adjoints sectoriels de la maire et 14 collaborateurs....

Lors de mon intervention, j'ai demandé la réouverture de la cour du Maroc de bonne heure, arguant que rien ne le justifiait et que l'accès au jardin lui-même restait fermé, en plus des arguments liés à notre activité propre. J'ai ensuite fait du lobbying sur ce sujet auprès de responsables présents. À suivre...

Ce matin vers 7 h 30 devant l'entrée principale d'EOLE l'équipe de la ville de Paris (Police Municipale et Nettoyage) se préparait à gagner la rue Riquet. Je me suis précipité en leur demandant s'ils pouvaient avec leur véhicule passer le jet d'eau dans le petit renforcement où nous faisons la distribution. Les personnes présentes ont fait appel à un responsable qui a aussitôt accepté. Environ un quart d'heure plus tard, le nombre de bénévoles étant en nombre suffisant, je suis parti. Un peu plus loin, au croisement avec la rue Riquet j'aperçois un attroupement se former sur la chaussée avec des échanges de coups. Je m'arrête et vois une dame plus âgée que moi. Je me précipite pour lui demander d'évacuer car je trouvais l'endroit dangereux pour elle. Elle me répond qu'elle ne se sent pas en danger, qu'elle a l'habitude car ce n'est pas la 1<sup>ère</sup> bagarre à laquelle elle assiste et me montre un petit sac dans lequel elle a des bouts de pain et des petites viennoiseries qu'elle distribue aux toxicomanes. Elle me dit habiter le quartier.

Vers 7 h 30 près du pont de la rue Riquet, c'était très calme. A priori pas de toxicomanes, pas de policiers nationaux ou municipaux, pas d'agents de la propreté de Paris non plus. Les grilles des jardins d'EOLE sont fermées. Il règne une certaine quiétude comme tout au long du trottoir jusqu'au Grand Parquet. Là, 3 de nos piliers sont déjà actifs: Reda, Ba et Karima. La table pour le tartinage est déjà recouverte d'une toile cirée. Mais pour la première fois depuis fin juin, elle est fixe et se trouve dans la Cour du Maroc.

# « Éviter les effets de manche »

Entretien avec  
José Matos,  
Chef de service,  
l'Association  
Gaïa

**L**es P'tits déjs solidaires ont été une des présences quotidiennes autour des Jardins d'Éole et du Pont Riquet au printemps et cet été lors du séjour dans le quartier d'un groupe important de consommateurs de crack. Il nous a semblé important de faire le point sur la situation, même si les usagers en question ont été déplacés vers la Porte de la Villette.

Dans l'entretien qu'il a accordé à « La Distrib », José Matos, Chef de Service du Centre d'Accueil et d'Accompagnement à la Réduction des risques pour Usagers de Drogues, (Association Gaïa, Paris) revient à la fois sur cette situation, son évolution actuelle et les solutions qui seraient envisageables pour en venir à bout.

## De l'histoire

Un peu d'histoire récente d'abord pour rappeler les 'migrations' forcées de ces populations depuis deux ans. Après le démantèlement de la Colline du Crack en 2019, premier arrêt, la Porte d'Aubervilliers et les abords de la Gare Rosa Parks. Puis un retour autour de la Place Stalingrad, puis enfin, probablement en anticipation de l'ouverture de Paris Plage en début d'été, la décision de mettre les usagers dans les Jardins d'Éole le 17 mai. Ensuite, il y a eu la fermeture du jardin aux usagers sans autre lieu de repli : elles/ils s'installent donc sur le pont Riquet le 30 juin - un petit bout de trottoir qui a généré « beaucoup de violence » indique José Matos - quand il s'est avéré que leur présence dans le parc était insupportable notamment pour son public.

Vient ensuite l'évacuation le 24 septembre des consommateurs de drogues vers la Porte de la Villette. « C'est la première fois que je vois une évacuation sans solution de mise à l'abri, même provisoire », poursuit José, « alors que lors de l'évacuation de Rosa Parks, 30 places d'hôtel avaient été proposées ». Et autre fait singulier : « Les usagers et les dealers ont été embarqués dans le même bus ! Je n'ai jamais vu ça... ». On sent la désapprobation - pour ne pas dire plus - dans sa voix. Et à l'arrivée, après quelques éparpillements de personnes notamment dans le 9e et 10e arrondissements, « on retrouve maintenant essentiellement les mêmes personnes Porte de la Villette que sur le Pont Riquet ».

## LE CRACK : AU QUOTIDIEN, ENTRE DÉSARROI ET COLÈRE

### À La Villette, automne 2021

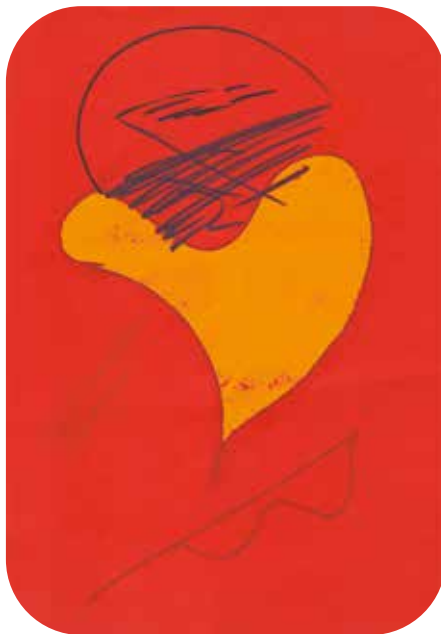
Sur la situation créée à la Villette, José relève qu'elle est « moins pire » qu'à Riquet. « Il y a plus d'espace, des toilettes, un point d'eau. Mais pas d'installation possible car il y a un nettoyage fait plusieurs fois par semaine dès 7h du matin : les gens sont parqués par la BAC (Brigade Anti-Criminalité, NDLR) contre le mur construit pour éviter l'installation des usagers sous le périphérique » - où la crainte d'un feu sous cette route « peut se comprendre - et ils sont gazés s'ils résistent à l'enlèvement des affaires censé rendre l'endroit un peu plus vivable - comme des chaises -, et gazés s'ils essaient de fuir. Seules les tentes sont laissées. Mais avec le froid qui arrive, il y a un peu plus de tolérance... » José indique par ailleurs qu'il y a bien des tentatives de mise à l'abri, rendues d'ailleurs plus compliquées par le manque de structures et par des impondérables comme l'incendie récent du « Sleep In » de la rue Philippe de Girard. Ou l'action par exemple de l'association Aurore et son programme ASSORE (<https://www.aurore.asso.fr/paris-nord/assore>), qui vise à aider les usagers aux premiers pas vers le sevrage.

## Les usagers

À la question de « La Distrib » de savoir si la nature des publics concernés par la consommation a changé entre l'époque Colline du Crack et La Villette aujourd'hui, José pointe que le nombre d'exilés ou migrants qui consomment a clairement augmenté sur la période. « La présence d'exilés Porte de La Chapelle à l'époque a fait qu'il y avait des mélanges de populations qui se faisaient et la consommation de drogue, d'alcool et de médicaments par cette population a commencé. Si bien qu'à Rosa Parks/Porte d'Aubervilliers, leur nombre a encore augmenté et à La Villette, leur nombre reste conséquent. » Autre élément nouveau dans la situation actuelle de Porte de la Villette « la présence d'usagers du 93, dont s'occupe notamment l'association P.R.O.S.E.S (L'association Prévention des Risques Orientations Sociales Echange de Seringues, basée notamment à Montreuil et à Saint-Denis, <https://www.proses.org/index.php/home/>, NDLR) ». Et enfin, José relève que ce lieu de regroupement attire des personnes extérieures qui viennent se fournir en produits, consommer et « profiter » de la prostitution qui s'y développe.

## Des solutions

Quelles sont les solutions à ce problème qui dure depuis des décennies ? José Matos : « 5 à 6 petits lieux de proximité, de repos, entre 15 et 25 lits, qui permettraient d'accueillir les usagers de jour, de nuit et qui proposeraient une prise



en charge médicale – le crack a des effets très négatifs sur le cœur et les poumons, rappelle-t-il -, sociale, psychologique, voire psychiatrique. La petite taille de ces structures ferait que la pression sur les quartiers serait moindre. On a vu récemment l'échec du projet d'ouverture d'un lieu à Pelleport dans le 20e du fait de la pression des riverains (ce n'était peut-être pas une bonne idée de choisir une école !). C'est important que ces lieux offrent la possibilité, encadrée pour les 25 usagers inscrits, de consommer sur place sinon ils ne viennent pas. Et contrairement à ce que disent certains qui estiment que cette possibilité de consommer serait maintenir les usagers dans leur addiction, cela leur permet de rentrer en contact avec des professionnels qui peuvent les aider... ». Et cela sort les consommations de l'espace public.

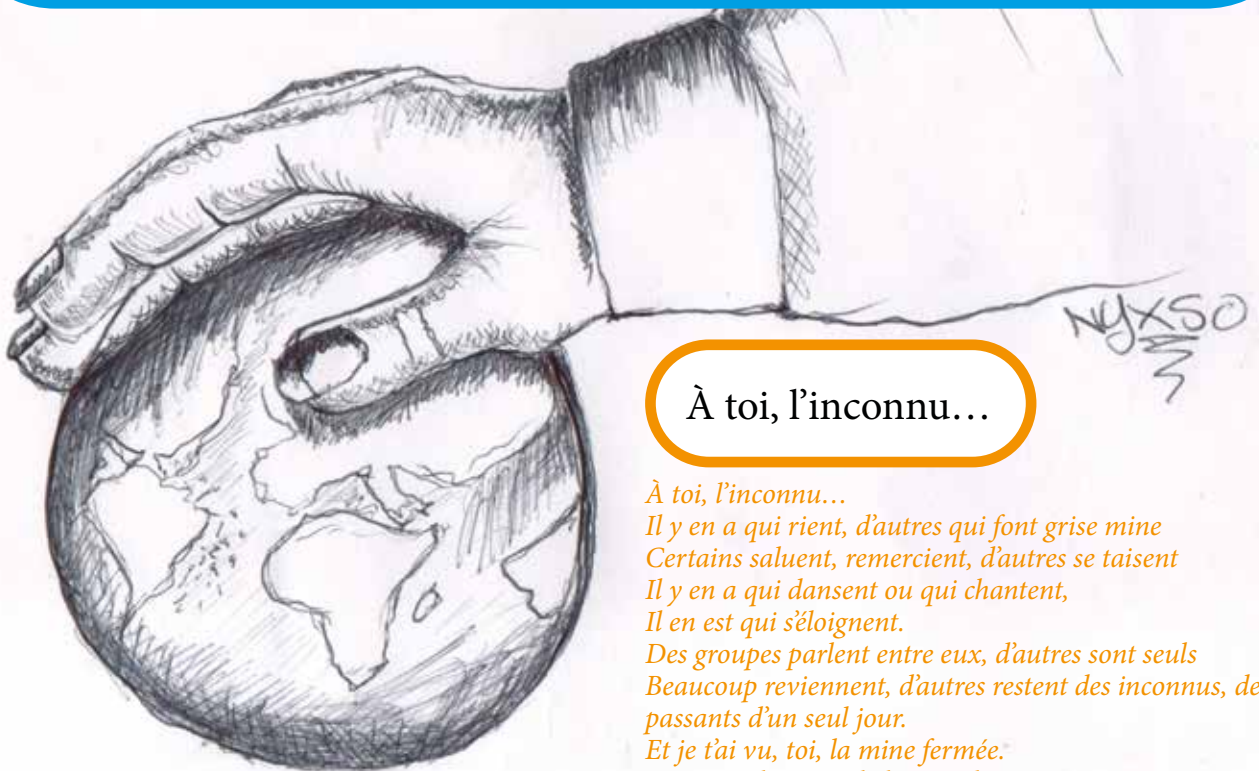
Dans la panoplie des solutions, il y a également les lits de sevrage, qui ne sont pas assez nombreux et qui « doivent, insiste José, pour bien fonctionner et éviter un retour à la rue, donc à la consommation, être suivis par des « post-cures » éloignées des lieux de consommation. Les solutions de type Minnesota/Narcotiques Anonymes (basées sur Les Douze Étapes des Alcooliques Anonymes, NDLR) peuvent être proposées parmi d'autres mais ne doivent pas être la seule proposition.

Pour conclure, José Matos tient à dire aussi ce qu'il ne faut pas faire et notamment le « sevrage de force, préconisé parfois notamment par des collectifs de riverains et certains responsables politiques. Aucun addictologue ne soutient cette idée, et aucune étude n'a démontré que c'est une solution, au contraire. Et des exemples venant de l'étranger montrent son effet néfaste : en Afghanistan, 3 millions de personnes sont concernées par l'addiction et les autorités actuelles font des rafles et mettent les personnes en détention pour les sevrer. En Russie également, le sevrage de force est suivi ici d'une période en camp de travail. Ces méthodes conduisent le plus souvent à la rechute », conclut José.

José Matos est un homme de terrain depuis longtemps et il sait humblement et simplement présenter des situations complexes en les rendant intelligibles aux autres, puis présenter des solutions qui somme toutes ne sont pas si complexes à mettre en œuvre.

Il arrive qu'une voix réussisse à étouffer les effets de manche, notamment des avocat.e.s du tout répressif en matière d'usagers de drogue. La voix de José Matos est de celles-là.

# Poèmes pour le dire



## À toi, l'inconnu...

À toi, l'inconnu...  
 Il y en a qui rient, d'autres qui font grise mine  
 Certains saluent, remercient, d'autres se taisent  
 Il y en a qui dansent ou qui chantent,  
 Il en est qui s'éloignent.  
 Des groupes parlent entre eux, d'autres sont seuls  
 Beaucoup reviennent, d'autres restent des inconnus, des  
 passants d'un seul jour.  
 Et je t'ai vu, toi, la mine fermée.  
 Tu as tendu ton gobelet, tête baissée.  
 Tu n'as pas dit merci, à peine un signe de tête,  
 Tu as pris un bout de pain, tu t'es vite éloigné.  
 Assis à l'écart, tu as bu par gorgées le café chaud, Vite, tu  
 as vite avalé le sandwich, tu es reparti vite.  
 Comment te le dire ? Toi l'inconnu, c'est pour toi, c'est  
 surtout pour toi que nous sommes là.

Antoine

## Quitter son pays

Je vais parler un peu des  
 migrations.  
 Parler des migrations, c'est  
 souvent parler de chiffres...  
 Mais ce sont d'abord des  
 êtres humains avec,  
 pour chacun,  
 une histoire personnelle.

Partir, quitter son pays, c'est  
 une grande douleur.  
 Les personnes  
 ne savent pas si elles  
 en reviendront.  
 Parfois,  
 elles ne pourront jamais  
 revoir leurs parents,  
 leurs amis, le pays  
 où elles ont grandi...

Un voyage à haut risque.  
 Traverser les frontières,  
 sans mourir en mer  
 ou sur les routes, caché  
 dans un camion,  
 mais aussi être victime  
 de vols, de violences,  
 de viols.  
 Pourquoi on part ?  
 Raisons économiques, poli-  
 tiques, familiales,  
 accès à l'éducation.

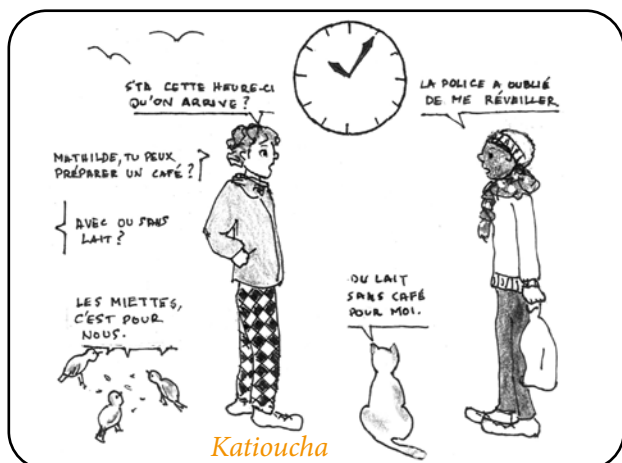
Cette décision est difficile à  
 prendre mais  
 Souvent, on ne peut pas  
 faire autrement.  
 L'accueil en France  
 qui est inexistant.  
 La peur de la police,  
 d'être contrôlé...

Pas de maison  
 pour dormir,  
 C'est une vie très difficile.

Les dangers rencontrés,  
 la peur de partir :  
 On sait que le voyage  
 est dangereux  
 mais on décide  
 de partir quand même.

Pour finir,  
 J'ai eu les difficultés  
 au départ,  
 mais je n'ai pas regretté,  
 et je suis optimiste.

Aly



Katioucha

Aujourd'hui le froid prête à bouger, à frapper dans ses mains.  
Et voilà que des chansons se mêlent à ces mains qui rythment le matin froid.

Une chanson en question-réponse qui se chante dans les rodas de Capoeira, au Brésil, et qui raconte la marée qui monte et descend. Puis une chanson afro-vénézuelienne dont les paroles évoquent un groupe prêt à chanter et danser. Enfin, un jeune homme érythréen apprend à la petite assemblée chantante une chanson en Tigrinya.

C'est l'histoire de Samira d'Asmara. Elle était là, dans la maison, Samira—et puis maintenant elle a disparu. On la cherche partout, partout, on s'inquiète : où est-elle partie ? Et on la trouve enfin, sur la plage, au bord de la mer :

*Samira, Samira gual Asmara  
Gazana atsiatu nabey keya  
Tebelku, tebelku si-ineya  
Adendess bahri rehibeya*

Doucement, le jeune homme nous transmet la comptine, qui résonne avec son histoire... La Samira de la chanson s'est arrêtée sur la plage, mais lui a traversé la mer, racontant d'ailleurs avec un sourire qu'on l'a tiré de l'eau « comme une pâte ».

Deux semaines plus tard, on le retrouve, lors d'un autre matin glacé.

Il n'a pas oublié les chansons vénézuelienne et brésilienne... Mais nous avons un peu mélangé les mots en Tigrinya.

Alors on reprend, on retrouve peu à peu les sons de Samira. Et cette fois-ci, d'autres voix incroyables reprennent les paroles de la chanson. C'est un petit groupe de très jeunes gens, érythréens eux aussi, qui discutent juste à côté et sourient d'entendre cette petite mélodie si loin de son pays natal.

L'un des garçons est d'ailleurs en train de dessiner une carte de l'Erythrée : en partant, il nous tend son dessin, où il a indiqué l'emplacement de la capitale :

ASMARA



## Quelles chansons ?!

## Histoire d'un face à face

Hier Nyxso avait dessiné le visage vu de face d'une femme aux yeux verts. Pendant la nuit, dans l'obscurité du sac noir, l'un des yeux s'est promené dans le paquet de feuilles blanches. Le lendemain, j'ai pris l'une des pages où on l'avait retrouvé. Je lui ai dessiné un nouveau visage, cette fois de profil, car il était tout seul.

## Histoire du monde dans le fossé ou du dessin qu'on ne verra pas



«Dandini dandini dastana...» c'est une comptine qui, en Turquie, est aussi connue qu'*Au clair de la lune*. Cela parle de veaux qui rentrent dans le potager et et y mangent des choux. Bien entendu en parlant de ça nous avons eu envie de dessiner des choux, ce qui n'est pas si simple. Daisy on a fait un de très grand ressemblant à un globe terrestre. C'était comme si la plante était son propre potager. Cependant, le lendemain il y eut un coup de vent très fort. Beaucoup des feuilles qui étaient sur la table volèrent, une seule tomba dans le fossé, mais c'était celle avec le dessin du chou-monde.

## Histoire du froid qui s'adoucit après la neige

R : «Bonjour...ça va?»  
Y : «Bonjour...oui, ça va, merci... aujourd'hui ça va bien, le froid est passé...»  
R : «C'est vrai, ça s'est arrêté... quand j'étais enfant j'avais l'impression que le froid, et aussi le chaud, duraient très longtemps»  
Y : «...c'est vrai, moi aussi... c'est le temps qui passe plus vite... quand on devient vieux»  
R «...sans doute, après il y a aussi le climat qui est devenu fou...»  
Y «...c'est vrai...mais aussi...après qu'il a neigé, il faut toujours plus doux»



# La Permanence

**S**eptembre 2021. Les Jardins d'Éole se diluent dans une douceur pâle qui fait presque oublier les corps décharnés et les regards fous des consommateurs de crack. D'autant plus miraculeuse que le terreau est de bitume, la Permanence chorégraphique est de ces herbes folles qui poussent ici, semant la joie et évitant le naufrage, atténuant un peu la crainte que des exilés accueillis aux P'tits déjeuners solidaires, éreintés par leur condition de vie, ne viennent grossir les rangs des toxicomanes. Que l'on soit bénévoles ou réfugiés, hommes ou femmes, noirs ou blancs, quel que soit notre âge, notre taille, notre couleur de cheveux, nous sommes conviés à danser – et nos corps en mouvement, pourtant si dissemblables, suffisent à rappeler que nous avons l'humanité dérisoire en partage.

Depuis 2019, la Permanence chorégraphique intervient une semaine par mois aux P'tits déjeuners solidaires. Action artistique ouverte, inscrite dans la durée, cette pièce chorégraphique sans début ni fin s'invente à chaque nouvelle session, hiver comme été, entre les convives, les tartines de confiture et les gobelets de café au gré des propositions de l'équipe des LAACCS – pour Laboratoires d'Actions Artistiques et de Créations Chorégraphiques, dispositifs nomades, métissés et décloisonnés initiés à Marseille, Belfort et Paris depuis 2015.

## Au programme cette année : « Carnaval »

*L'année dernière, nous avons « vagué ». Cette année, Laetitia Angot, la chorégraphe qui anime la Permanence chorégraphique, propose un travail autour du terme « Carnaval » en lien avec le projet de carnaval et qui devrait voir le jour dans le quartier au printemps 2022. Porte d'entrée : la grimace, comme marque d'insolence, de contestation, de subversion et de... contorsion – tel un pied de nez au monde. « On essaiera de retrouver l'enfance en nous avec l'ambition de déployer dans le corps ce qu'on a trouvé », dit Laetitia Angot. Entre l'errance, la fouille et le glanage, il s'agira de découvrir par quoi nos identités sont hantées pour « aller voir là où on ne veut pas forcément aller voir et faire émerger le monstre en soi – mais aussi les monstres de la société ». Et d'ajouter : « C'est un acte politique : plutôt que de prendre les armes, carnavaler est une tentative de donner une forme artistique, dans la rue, à ce qui nous arrive. L'intérêt, c'est que le processus est conscient, même si on va chercher de l'inconscient. » Le scénariste Vincent Poymiro, associé au projet, est invité à créer des personnages en s'inspirant de ses observations, du travail réalisé avec les habitants et des images récoltées. L'artiste plasticienne et vidéaste Pauline Curnier, déjà intervenue aux Jardins d'Éole, devrait faire partie de l'aventure à partir de juin 2022 en vue de la réalisation d'un film. « C'est toujours déjà commencé », insiste Laetitia Angot.*

7



### EN BREF

#### Où ?

Aux Jardins d'Éole,  
à l'endroit de la  
distribution des P'tits  
déjeuners solidaires.

#### Quand ?

Une semaine par mois,  
de 8h30  
à 11h30.

Calendrier sur le site  
des LAACCS :  
<https://leslaaccs.com/>

#### Comment ?

Venez danser !



# Chorégraphique

## Fragments chorégraphiques



**19 septembre 2020**

Un piano à queue sur l'esplanade des Jardins d'Éole, c'est incongru ! Improviser une chorégraphie sur la musique de Bach, voilà le genre de miracle qui se produit ici. Vous dansez. Les notes crépitent en vous comme des milliers d'étincelles, ça chatouille hardiment la plus infime de vos cellules. Trois enfants s'immobilisent. Ils regardent. Des gens d'ailleurs sont assis sur la rambarde. Ils regardent. D'autres regardent aussi.

**19 décembre 2020**

Ils sont une quinzaine d'ici et de loin à danser sous la pluie. Ce gars avec des dreadlocks, il danse – une cinquantaine d'années, sans doute moins car la rue abîme, une bouteille en plastique remplie d'alcool jaunâtre à la main, on dirait de l'urine. Il dégage une forte odeur mais – danser est plus fort que les odeurs.

**23 janvier 2021**

Danser aide. Tu chaloupes ton corps au gré des humeurs du contrebassiste – la pluie est le cadet de tes soucis.

**5 juin 2021**

Ici, depuis trois semaines, les autorités ont décidé de « parquer » les consommateurs de crack. On en parle dans les journaux – les Jardins d'Éole sont désormais célèbres. Ça n'empêche pas. Ça. N'empêche. Pas. Je danse, tu dances, il danse, nous dansons, vous dansez, elles dansent. Costumé.e.s de bric et de broc, au son de la contrebasse et du saxo, déambulant au milieu – au milieu – des exilés – des toxicos – et des familles en visite à la ferme urbaine. Je danse, tu dances, elle danse, nous dansons, vous dansez, ils dansent – jusqu'à ce que la fatigue ait raison de moi.



# Les tricoteuses enragées

Mes bonnets leur disent « *Bienvenue* »

L'automne est sur le fil de l'hiver et les tricoteuses recommencent à se filer des filons pour récupérer des pelotes de laines !

Alors quand on se rencontre, au fil de la conversation, en plus des pelotes, on échange des conseils, des explications et on papote et on papote !

On se souvient de toutes ces têtes réchauffées par nos bonnets dans la file d'attente et ça nous fait autant chaud au coeur qu'ils ont chaud à la tête !

Les aiguilles alors s'agitent de plus belle, animées elles aussi d'un désir filou de donner du fil à retordre : aux beaux jours qui vont nous filer sous le nez ou à l'hiver filou qui filera tout doux sous les bonnets.

Nadia

*J'habite dans le Nord de la France, mais bien trop loin de la « Jungle » de Calais, alors que j'aimerais beaucoup aider les réfugiés qui vivent dehors, isolés, et dans des conditions vraiment inhumaines. Je suis depuis des années touchée par ces personnes qui fuient la guerre, la pauvreté, les dangers de pays dans lesquels leur vie est menacée. Des familles entières fuient. Nous le ferions, nous.*

*Ils font des milliers de kilomètres pour trouver une vie meilleure dans un pays en paix. Mais leur situation, une fois arrivés ici, est dramatique. Pire, ils sont sans arrêt déplacés, arrêtés, traqués. Notre pays dont la devise est Liberté, Égalité, Fraternité est en réalité un vrai cauchemar. L'accès à la moindre dignité leur est refusé. Rien n'est prévu pour les accompagner vers l'insertion dans ce pays, les démarches pour demander l'asile et avoir des papiers pour pouvoir travailler et contribuer à la société sont un parcours du combattant qui, en plus, débouche sur un refus. Rien n'est fait pour les intégrer, au contraire. Il leur faut de la chaleur, du réconfort, parce qu'ils vivent dans la rue.*

*L'hiver arrivant, je m'imagine dans leur situation, sans abri pour la plupart, alors que nous sommes au chaud. Je voulais donner de mon temps, et un peu de chaleur, alors comme j'ai des réserves de pelotes de laine, et que j'aime bien tricoter, c'est tout naturellement que je me suis proposée pour tricoter bonnets, écharpes et tours de cou pour l'association. Avec des modèles simples et faciles, je tricote en pensant à eux. Je me dis que par cette toute petite action avec ces bonnets chauds en grosse laine que je fais, j'aide ce collectif, cette association, à montrer à ces hommes et ces femmes vivant dans des conditions que nous-mêmes serions incapables de supporter, que nous, Français, pouvons en nous rassemblant, en partageant ce qu'on a, les aider. Leur montrer qu'ils peuvent trouver ici de nouveau du courage pour y arriver. Mes bonnets leur disent « Bienvenue ».*

Mélie-Melo.

Mélie-Melo est rédactrice du blog  
Mélie et les livres  
<https://melieetleslivres.fr/>

« Je suis désolé pour hier, hier j'étais au Panthéon ! » s'exclame Haman en arrivant sur l'esplanade du Maroc où nous avions espéré le croiser la veille.

« Et vous en êtes sorti ? » lui dis-je — et le mot « panthéon » me fait un drôle d'effet lorsque je regarde la petite coupole en terre, aux rondeurs souples qui s'effritent un peu depuis cet été, du fait de la pluie et du beau temps. Tout à l'heure en essayant de la dessiner j'avais observé que les rangées de petites bosses étaient parfaitement régulières sans pour autant être géométriquement identiques. J'ai réalisé que je ne pouvais pas dessiner les bosses en traçant des lignes. Pour suggérer le relief, il valait mieux faire juste un peu l'ombre, comme lorsqu'on dessine un fruit ou un visage. On en avait parlé avec Nyxso, qui, en me regardant faire, avait dit : « vous pouvez aller vite comme ça, mais faites attention à l'espace entre une ombre et l'autre ».

J'ai remarqué aussi que les bosses deviennent plus petites au fur et à mesure qu'elles montent vers le sommet. Avec Haman, nous nous approchons pour examiner la case de plus près.

« les bosses ne sont pas grandeur nature » m'explique Haman « mais cela marche quand même pour grimper jusqu'en haut ». Effectivement dès que l'on s'approche, on a envie de toucher, de s'accrocher et de grimper. Et, en regardant de près, on voit les premières traces d'émiettement qui me font penser à du biscuit. « C'est à cause de l'enduit chimique et du mélange fait à l'usine que cela ne tient pas comme il faut. Sinon, normalement c'est de la terre, de l'argile et de la paille dont le mélange se fait sur place, mais c'était un peu compliqué de le faire vraiment de cette manière-là... »

- Comment s'est déroulée la construction ? Il a fallu combien de temps ?

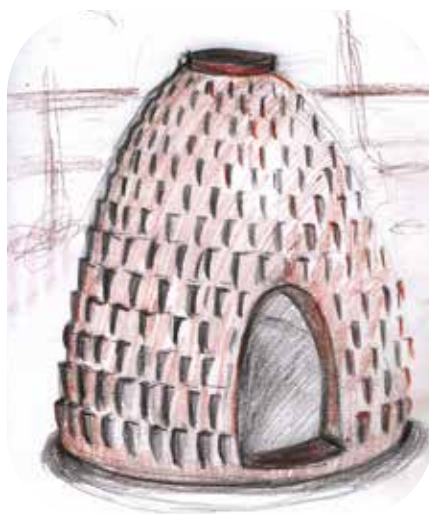
« Cela a été un processus long, tout au long de l'été, ça nous a pris plus d'un mois... nous avons malaxé la terre ensemble, avec des enfants, leurs parents, les jeunes de la ferme, les habitués du jardin et les habitants du quartier tout le monde... et ça continue, il y a quelqu'un qui s'occupe de ranger la porte tous les matins... et puis ça sert pour sensibiliser à la terre, car on travaille sans outils, avec les mains nues, on n'a pas besoin d'instruments, c'est économique, bon, on peut avoir besoin d'un seau et d'une pelle, mais pas plus... »

- Comment avez-vous eu l'idée de faire une case ?

« Au fait, ces cases sont un peu toute ma vie. C'est quand j'étais en CM2, à Ngaoundéré au Cameroun à l'époque coloniale, que j'en ai vu pour la première fois une image dans mon livre d'école qui s'appelait « Mamadou et Bineta sont

# La case Teleuk

Entretien avec M. Mohaman Haman, architecte et constructeur



devenus grands ». Par la suite, ayant fait des études d'architecture et d'urbanisme, j'ai tout appris sur ces constructions qu'André Gide lors de son voyage au Congo a appelé « cases obus »<sup>[1]</sup>. A la fin du 19ème siècle les Allemands les avaient déjà désignées comme « termitières », à cause de leur forme, mais au fait leur nom africain, c'est « cases Teleuk », même si maintenant beaucoup de Camerounais ne les connaissent plus. En effet, déjà à l'époque où j'étais étudiant c'était difficile d'en trouver, c'est pourquoi j'ai décidé de me consacrer à leur mise en valeur. Nous les avons étudiées et reconstruites suivant la technique traditionnelle... nous nous sommes rendu compte que c'est de l'ingénierie durable construite avec des matériaux écologiques, locaux, recyclables et non-polluants. Beaucoup de gens, notamment en Afrique, pensent que la terre est un matériau « de pauvres », donc si quelqu'un n'a pas une maison en béton, ça veut dire qu'il n'est pas « arrivé » ! Même moi, j'ai ma case en terre au Cameroun, mais les gens ne comprennent pas... Voilà, cet engouement pour les cases est, quelque part, aussi une mission,

c'est-à-dire montrer aux Africains que leur architecture est non seulement belle et digne d'attention mais aussi écologique, donc innovante et inspirante pour imaginer des constructions « durables » de notre futur... C'est vraiment dans cette optique de joindre le passé et l'avenir que j'essaie de préserver et transmettre la technique de ces constructions... »

- Puisque vous parlez du futur... est-ce que le projet aura une suite ?

« Le projet est né dans le cadre d'une animation estivale proposée par la Mairie du 18ème et en collaboration avec les Fermes d'Espoir. Nous avons envisagé la construction d'autres cases, mais pour l'instant je ne sais pas... D'autre part, cela fait longtemps que cette architecture devrait être classée au patrimoine mondial de l'UNESCO. Nous avions eu bon espoir, en 1996, lorsque, sous l'égide de M. le Président Jacques Chirac et de Monsieur Federico Mayor ancien directeur de l'UNESCO, nous avons réalisé l'exposition Architectures vernaculaires dans le monde<sup>[2]</sup>. Malheureusement, cela n'a pas avancé, mais avec mon organisation<sup>[3]</sup>, nous poursuivons encore le projet d'un musée en plein air sur les architectures de terre à Paris. »

[1] André Gide, Marc Allégret, Voyage au Congo, 1926

[2] Federico Mayor, ancien directeur de l'UNESCO, président de la Fondation pour la Paix, parraine la création du Musée dynamique de plein air des architectures de terre à Paris

[3] CICAT (Coopération Internationale pour Conservation et la Promotion du Patrimoine des Architectures Traditionnelles) créée en 1990

# D'un automne l'autre : cinq ans pour retrouver un chez soi

**L'**exil ? J'ai souvent vu et entendu les exilés dire que l'exil est le fait d'abandonner une partie de soi pour en sauver l'autre.

Le vécu de l'exil est devenu mon quotidien en 2017 simplement pour avoir eu le tort d'exercer le droit d'informer.

## Marcher sans repos et sans savoir où aller.

Quand je suis arrivé à Paris, sans repère ni repas, je marche sans repos et sans savoir où je vais. Chaque jour il fallait chercher un point de distribution alimentaire, et passer parfois la nuit moitié debout, moitié assis, dans un sac de couchage autour du jardin d'Éole.

## Les difficultés ne tuent pas.

Moi, ma demande d'asile a connu toutes les difficultés : d'abord placée en procédure Dublin (qui oblige la personne à faire sa demande d'asile dans le premier pays où elle est entrée en Union européenne), je fus déclaré « en fuite » alors que je m'étais présenté à tous les rendez-vous de la préfecture, remis dans l'avion puis sorti par le pilote qui refusa de me prendre à bord, j'ai erré pendant 24 mois dans la confusion d'un chemin administratif incompréhensible avant de voir ma demande acceptée par la préfecture.

J'ai attendu 4 ans avant d'obtenir mon statut de réfugié politique. Pendant ce temps, j'ai étudié à l'université et obtenu une licence en sciences de l'éducation à Paris 8. J'ai commencé à reconstruire ma vie par l'intégration professionnelle et l'obtention d'un appartement.

Mais mes objectifs sont encore loin d'être atteints car je souhaite obtenir des diplômes d'études supérieures... Ne baisse pas les bras, ne demande pas ce que le pays d'accueil peut t'apporter (la vie sauve, c'est déjà ça) mais ce que tu peux apporter à ce pays.

Je suis Mamadou Bhoïe Bah, journaliste et enseignant guinéen exilé à Paris.

Pour sauver une partie de mon âme et continuer d'être la voix des sans voix, il fallait vivre ailleurs, dans un pays loin de la terre qui m'avait vu naître, en laissant derrière moi une bonne partie de ma vie.

Le pays d'accueil fut la France, une France beaucoup plus exigeante que ce que je connaissais, ce à quoi je m'attendais, une France qui soumet les âmes perdues à un parcours administratif difficile et plein d'embûches.

Pourquoi autour du jardin d'Éole ? Parce qu'un point de distribution alimentaire offert par l'association Quartiers Solidaires se trouvait juste derrière la bibliothèque Vaclav Havel devant le collège Aimé Césaire. Ce point de distribution devint mon repère parisien, et même parfois comme ma maison... parfois je m'imaginai là comme dans ma maison, à prendre le petit déjeuner. De la rue Pajol, on se rendait à Jaurès, là où les migrants venus de tous horizons venaient attendre de longues heures, sous la pluie et dans le froid, pour trouver un RDV à la préfecture pour leur demande d'asile.



# Les jours se raccourcissent,

## Cinq automnes dans les archives du CR quotidien

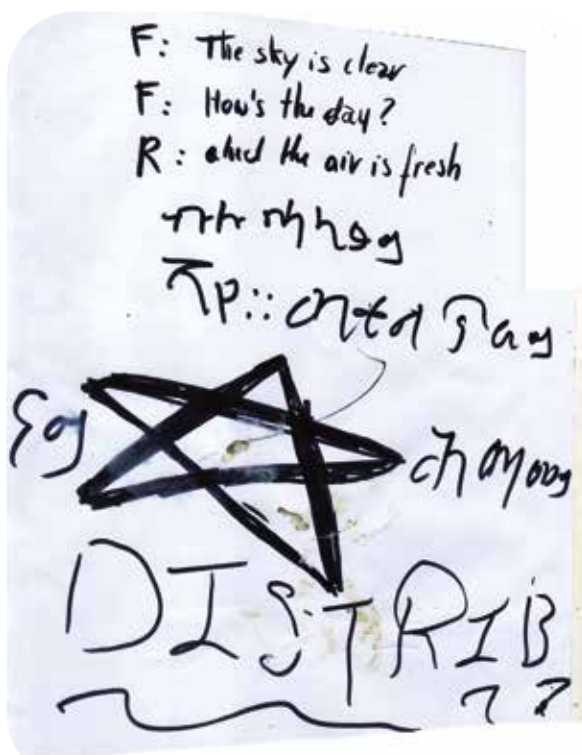
### 2016 : Évac.s et « délits » de solidarité

Bonsoir à tous  
Prévenus dans la nuit d'une possible rafle-évacuation, nous avons commencé la distribution un peu plus tôt, au milieu de mouvements de ramassage de tentes et de sacs. Comme annoncé, les policiers sont arrivés vers 9 heures. Quelques militants (dont certains avaient oeuvré jusqu'à trois heures du mat' pour limiter les conséquences de l'évacuation) étaient décidés à faire du bruit autour de cette action policière.

Nous avons servi plus de 250 gobelets de thé et avons remballé à 9 h 15.

Dans la précipitation, nous n'avons pas utilisé tout le pain prédécoupé... Il est dans les sacs verticaux à gauche dans le placard sous le porche : merci de commencer par ça demain...

Bonjour tristesse,  
Encore un matin, où mes poings se resserrent, les larmes montent et mon cœur se fissure, et ce n'est pas le froid automnal qui me fait cet effet mais la froideur glaciale des CRS déployés en pagaille sur l'avenue de Flandre et la pelleteuse qui finit d'achever ce spectacle moribond en raflant sur son passage les tentes, sacs et vêtements des réfugiés... Tout raser comme s'ils n'avaient jamais occupé le bitume dans l'attente de ce fameux sésame « le droit d'asile »



Alors que le président Hollande a déclaré début novembre que « Le pays de la déclaration des droits de l'Homme et du citoyen, 5e puissance économique mondiale, ne pourrait pas, aux yeux du monde, ne pas être capable d'assurer sa tradition d'accueil », et que 3800 personnes sont mortes en Méditerranée entre le 1er janvier et le 26 octobre 2016 dans leur fuite effrénée des horreurs de la guerre, deux parisiens solidaires des exilés ont passé 9h en garde à vue le 7 août 2016 pour avoir participé à une amorce de prise de conscience et tenté de faire entendre la voix des exilés ! Ils sont convoqués au tribunal le 9 novembre 2016 et risquent 6 mois de prison et 7500€ d'amende...

### 2017 : On fait du chemin

Je me rends compte qu'aujourd'hui que c'est une date anniversaire pour moi ; un an pile que je participe aux p'tits déj.... je ne sais si je dois m'en réjouir ou pleurer... les 2 sans doute ! M'en réjouir d'avoir rencontré tant de gens chouettes que ce soit parmi les invités ou les bénévoles, et contribuer à soulager la souffrance de nos frères humains qui ont fui leur pays pour être traités comme des chiens.. ! Pleurer de voir que la situation ne va qu'en empirant, que ce soit à travers les violences policières ou les dispositifs mis en place pour mettre des bâtons dans les roues aux demandeurs d'asile, pour aller même jusqu'à les empêcher de faire leur demande d'asile. Mais tant qu'ils seront là, nous serons là aussi !  
A.

A la maraude de France Terre d'Asile on documente pas mal la questions des interventions policières et on nous a récemment expliqué que la police n'était plus (ou beaucoup moins) violente physiquement (je cite la majorité des exilés rencontrés). L'extrême violence de la situation réside dans le fait de les réveiller la nuit (en fin de soirée 23h/ minuit ou très tôt le matin vers 4h). A 6/7h la police revient les réveiller pour leur demander de quitter les lieux et de laisser libre

# les années s'accumulent

la voie publique. Cette situation d'invisibilisation est le fait de la politique de l'Etat qui empêche les personnes de se réinstaller en nombre aux environs du centre humanitaire (ils ne sont que de petits groupes éparpillés) par la mise en place d'une imposante présence policière qui dissuade les personnes de reformer un campement comme il y en avait avant la dernière évacuation. Les exilés qui dorment à la rue sont donc repoussés de plus en plus loin dans les interstices de la ville et à la périphérie.

## 2018 : L'hospitalité qui vient

Rien ne change, tout est différent. Depuis deux ans le collectif Petit déj à Flandres et Quartiers solidaires sont présents quotidiennement dans l'espace public auprès de personnes qui n'ont nulle part d'autre où trouver le strict minimum pour affronter une autre journée sans espoir de voir leur situation s'améliorer. Les exilés, nous les appelons nos invités. Ce qui a été une réponse à des situations d'urgence est devenu une scène toujours nouvelle de l'hospitalité en action, s'inventant au jour le jour. L'urgence demeure, mais notre force se joue dorénavant face à des transformations profondes qui bouleversent nos cadres de vie: un appauvrissement toujours plus évident dans les rues et dans les visages, des espaces publics de plus en plus difficiles à fréquenter, une démission toujours plus criante de l'état sauf sous la forme répressive de cars de CRS blindés... Jeudi soir prochain, c'est la question suivante qui nous réunit : comment, à La Chapelle, au jardin d'Éole, en ces lieux qui pourtant sauvent des hommes, soutenir l'hospitalité que nous inventons là ?

## 2019 : Et on fait du cinéma

Titre provisoire : Compte rendu du 11 octobre 2019

Production : Ptit's Dej Solidaires  
Casting : Rozenn, Barbara, Latifah, Francis, François, Sylvie, Radiah, Mattias, Anne-Sylvie, yaya, j'en oublie.

Synopsis : EXT Jour. Grisaille ce matin, pas de pain. Fort heureusement, l'intelligence collective des héros vient à bout de la disette en fondant sur les boulangeries alentours.

Fondu enchaîné.

Une centaine d'invités, une bonne ambiance, des tartineurs rapides et alertes.

Go-go-gadgeto Magnet ! Francis investi dans un aimant pour se débarrasser des capsules de bière incrustées partout dans le sol. L'ingéniosité de nos héros est sans limite.

INT Jour. Le local. Une famille de rats grignote nos sacs de farine et de sucre. Sûrement pour faire des gâteaux. Latifa et d'autres font migrer le lait, le sucre, la farine et les baguettes vers le container pour ne plus satisfaire ces \*\*\*\*ing-rats. Le chef de leur famille s'appelle Augustin d'après les sources policières.

Soudain, Barbara s'empare de la perceuse pour y visser une planche et ainsi boucher l'ouverture en bas de la porte du local. Les rats sont faits.

Latifa, Radia et Sylvie réalisent le grand ménage d'automne du local. Le local est beau et pas que beau (cf. visuel).

FIN

## 2020 : Pluie, « couvre-feu », et le p'tit déj toujours au rendez-vous

Beaucoup plus de monde qu'habituellement au petit-déj' de ce matin. Plus de 150 personnes servies et une file assez impressionnante dès le début.

Des visages las en grand nombre sous une pluie légère mais continue. Les serveurs.euses et les réfugiés à l'abri grâce aux anciens barnums qui ont été montés ainsi que les tartineurs.euses qui se trouvaient, quant à eux, dans l'entrée de l'ancien local.

Du pain et de belles brioches en quantité importante, tartiné de cette pâte marron si demandée, de confiture aux myrtilles ainsi que d'une aux pruneaux et autres fruits faite maison par Danièle. Elle a emporté des pots vides et des confitures au citron et à la rhubarbe afin d'en faire des mixtures moins acides et plus agréables à déguster.

Une bonne sœur du presbytère de Saint Bernard a déposé plusieurs sacs de pain et nous a expliqué qu'elle en apporterait tous les WE prochains car la personne qui a l'habitude de distribuer ces baguettes le soir ne le fait plus à cause du couvre feu...

# Les infos de la Distrib

## Une action pour optimiser les ressources

**COLMATE** (Collectif du Matériel pour les Exilés) est un collectif d'associations créé en octobre 2021 pour optimiser les achats et les distributions de quatre associations actives dans le nord parisien et la petite couronne. L'objectif est d'aider le plus de bénéficiaires possibles en utilisant et répartissant les dons et subventions que nous recevons. Ces associations sont au côté de personnes en grande précarité (les personnes sans-abri et exilées) toute l'année et leur fournissent des repas chauds, des vêtements chauds, des produits d'hygiène, du petit matériel de survie, de l'hébergement d'urgence pour les familles et mineurs isolés, etc. Elles ont des coûts nuls de fonctionnement et chaque euro collecté est directement dépensé pour répondre aux besoins des bénéficiaires.

**COLMATE** cherche à nouer des partenariats avec des institutions, fondations, entreprises et autres structures pour obtenir des donations ou acheter à moindre coût : du matériel pour les distributions alimentaires (boîte, couverts, gobelet, etc.); des produits d'hygiène (gels douche, dentifrice, shampoing, brosse à dent, rasoir, hygiène féminine, etc.); du petit matériel de survie (tente, sacs de couchage, sac à dos, etc); des vêtements chauds (parkas, gants, écharpes, bonnets, caleçons, chaussettes, etc.).

**COLMATE**, c'est qui ?  
Collectif Audonien Solidarité Migrants  
La Gamelle de Jaurès  
P'tits déjs solidaires/Quartiers solidaires  
Solidarité Migrants Wilson

[colmatparis@gmail.com](mailto:colmatparis@gmail.com), contacts :  
Didier Dauphin : 06 29 58 26 93  
Arthur Pacalet : 07 80 35 41 96

*Yilmaz est disponible pour des travaux de maçonnerie tous corps d'état. Longue expérience et professionnalité. 07 58 44 23 46*

*Travaux tous corps d'état: Stephan Nathaniel, disponible tout de suite, bonne expérience.*

*Apportez vos chutes de laine, ici on en fait des bonnets et des mitaines (et ça rime!)*

*Appel à donations pour la boîte à livres*

*Apportez vos sachets en papier, ici on peut les recycler*

*Appel à bricolage: on a besoin de supports pour afficher des infos lors de collectes et/ou des danses*

*Ont participé à ce numéro de la Distrib  
Aly, Anna-Louise, Antoine,  
Caro, Christian, Daisy,  
François, Jane, Katioucha,  
Latifa, Laurent, Mamadou,  
Mark, Mathilde, Mélie-Melo,  
Nadia, Natalie, Rachele,  
Rosemary, Stefano, Silvia.  
Tous les dessins dans ce numéro ont été faits aux Jardins d'Éole.*

LES P'TITS DÉJS FONCTIONNENT ESSENTIELLEMENT GRÂCE À DES DONNÉS ET DE LA (RE)DISTRIBUTION ENTRE ACTEURS DE L'HOSPITALITÉ ET DE LA SOLIDARITÉ (EMMAÛS, MAISON DU RELAIS, SERVE THE CITY ET D'AUTRES). SI VOUS VOULEZ FAIRE UN DON MONÉTAIRE, C'EST SUR

**HELLOASSO QUARTIERS SOLIDAIRES OU "CAGNOTTE DES P'TITS DÉJS".**

**MERCI**

POUR TOUTE INFORMATION OU CONTACTER LA RÉDACTION DE LA DISTRIB, C'EST [ladistrib@gmail.com](mailto:ladistrib@gmail.com)

LA DISTRIB est produit grâce au soutien financier de la Fondation Syndex